



Acta fabula
Revue des parutions
vol. 10, n° 4, Avril 2009
DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.4992>

Le commencement : une affaire d'être et de langage

Marta Cuenca-Godbert

Pierre GIBERT, *L'inconnue du commencement*, Seuil, La couleur des idées,
Paris, 2007. EAN : 2020497077



Pour citer cet article

Marta Cuenca-Godbert, « Le commencement : une affaire d'être et de langage », *Acta fabula*, vol. 10, n° 4, Notes de lecture, Avril 2009, URL : <https://www.fabula.org/revue/document4992.php>, article mis en ligne le 31 Mars 2009, consulté le 19 Avril 2024, DOI : 10.58282/acta.4992

Le commencement : une affaire d'être et de langage

Marta Cuenca-Godbert

Le choix du titre de cet essai sur le commencement vient battre en brèche la très célèbre formule des *Plaideurs* de Racine « Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement. », placée en épigraphe de l'introduction. Pierre Gibert traite de la quête constante du commencement, toujours insaisissable. Il revient sans cesse au fait que le commencement relève conjointement des questions de l'être et de celle du langage : comment est-on passé du non-être à l'être ? qu'y avait-il au commencement ? comment le dire, le raconter ? L'ouvrage s'organise en trois parties : le point de départ est la nécessité pour l'être humain de poser un commencement à son histoire individuelle, puis à l'histoire de son espèce, enfin à l'histoire de l'humanité. La question ontologique du commencement est inscrite dans le temps selon cette triple perception.

L'introduction pose les enjeux, essentiellement langagiers, de la question du commencement, qui est à la fois une « nécessité » (p. 9) et une « évidence » (p. 10), et prend la forme d'un *récit*. C'est avec ce terme de *récit* que le commencement entre dans la sphère de l'esthétique, de la fiction et donc de la possible *manipulation*. Si Pierre Gibert refuse l'idée d'un genre littéraire « récit du commencement » (p. 12), les aspects de la mise en forme textuelle en corrélation avec la part d'énigme qui subsiste quel que soit le point de vue adopté dans l'exposition du commencement (notamment le point de vue scientifique), s'accompagnent toujours de l'*imagination* et de l'*invention*. Envisageant les multiples possibilités langagières des récits de commencement, Pierre Gibert clarifie les définitions de la « nébuleuse terminologique » (p. 14) qui sert à le dire : début, origine, fondement, principe, termes qui inscrivent le commencement dans une dimension à la fois chronologique, spatiale, visuelle, archéologique. Le sens des termes est reprécisé dans les différentes sous-parties qui les utilisent. Il compare ce champ sémantique à des « éventails successifs qui s'ouvrent et se ferment, comme si la réalité révélait sa complexité, comme si, plus encore peut-être, l'expression tâtonnait, cherchait sans cesse ses marques, semblait trouver une précision de vocabulaire supplémentaire avant de la voir se diluer à nouveau dans la complexité et le caractère insaisissable de son objet » (p. 17).

Commencement relatif

La première partie aborde la quête du commencement du point de vue de la conscience individuelle, dans une perspective de causalité, l'esprit humain exigeant une *explication* à son être. Pour l'individu, la mise en place du récit de sa vie se fait toujours après coup, avec le relai de témoignages familiaux par exemple. La question éthique de la place du curseur du commencement se pose : l'être commence-t-il à la conception ? à la naissance ? à la conscience ? Dans le temps, « tout commencement est insaisissable [...] il n'y a aucune place pour lui dans la conscience » (p. 49). Dans le champ de la psychanalyse, la rubrique intitulée « Scène originaire, scène primitive », fait remarquer « l'indécision entre la réalité, le "roc de l'événement", et la reconstitution, voire l'imagination de la "scène originaire" » (p. 55). Le commencement individuel apparaît comme l'objet d'une quête et le fruit d'une construction personnelle. Dans cette construction, pour les individus polyglottes et multiculturels, la langue maternelle ou originelle apparaît comme le vecteur d'expression privilégié dans des situations qui relèvent de la spiritualité ou de l'intimité (la prière, l'écriture, l'amour).

Commencement absolu

La deuxième partie développe essentiellement deux exemples mis en regard de façon très suggestive : le récit scientifique du commencement de l'univers et le récit qu'en fait la Bible. À partir de l'ouvrage de Steven Weinberg, *Les Trois Premières minutes de l'univers* (Paris, Seuil, 1978), Pierre Gibert souligne « une sorte de risque, celui qu'il y a à "décrire" avec la plume d'un scientifique. N'est-il pas proche, en fait, du risque de "raconter" ? Autrement dit, quelle est donc la nature du "récit" sur le commencement absolu sous la plume de scientifiques peu suspects d'imagination ou d'effets imaginaires ? » (p. 83). Le *scénario*, avec sa part d'esthétique, doit être assumé par le scientifique comme faisant partie intégrante de son travail. Dès lors, Pierre Gibert établit une relation entre la *science* et le *mythe*. Il cite François Jacob : « Mythes et sciences remplissent une même fonction. Ils fournissent tous deux à l'esprit humain une certaine représentation du monde et des forces qui l'animent. Ils délimitent tous deux le champ du possible... Mais c'est sans doute la structure du mythe judéo-chrétien qui a rendu possible la science moderne. Car la science occidentale est fondée sur la doctrine monastique d'un univers ordonné, créé par un Dieu qui reste hors la nature et la gouverne par des lois accessibles à la raison humaine. » (*Le jeu des possibles*, cité p. 89). La différence fondamentale que pose l'auteur entre science et mythe, est une différence de système, reposant sur le *regard* et sur le *projet*, le mythe proposant un regard englobant et un projet fini (pas de place pour l'hypothèse), la science proposant un regard partiel et un projet provisoire (reposant sur l'hypothèse). À partir de ces pages, le *commencement* et le *récit* fusionnent dans le *mythe*, auquel les pages reviennent continuellement. La neuvième rubrique définit les dimensions culturelle et religieuse du mythe, citant

notamment Mircea Eliade. À partir de ce glissement du scénario scientifique au système mythique, l'auteur développe une mise en perspective très intéressante sur le récit biblique du commencement de l'univers, qui est un récit double. Il indique que la Genèse montre par deux fois l'apparition d'un événement par définition unique : une première fois, dans le récit poétique de la création de l'univers par Dieu (« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre [...] Il y eut un soir, il y eut un matin ... Et Dieu vit que cela était bon.... », Gn 1), et une seconde fois dans le récit de la création de l'homme et de la femme à partir de la glaise (Gn 2) : « présenter dans un cas l'homme comme premier-né de toute existence et dans l'autre comme dernier-né, ce n'est pas dire la même chose ni proposer tout à fait la même conception de la création et de la création de l'homme » (p. 121). La mise en regard de ces deux textes montre pour Pierre Gibert que la Bible propose un double langage et donc une conceptualisation mouvante, en questionnement et non un système mythique : « les principales différences que nous avons rappelées entre les deux récits de la Genèse disent que, en raison même de sa phénoménologie, le récit d'origines absolues appartient d'abord à ce qui le produit de façon nécessairement hypothétique, même si au terme, pendant un temps du moins, il est fait pour fonctionner comme *vrai* et empreint, d'une façon ou d'une autre, de *sacralité*. » (p. 127) Un troisième texte biblique est évoqué : dans le deuxième livre des Maccabées, on trouve une allusion à l'action créatrice de Dieu « à partir de rien » (p. 134). « Chacun des récits induit l'impossibilité de saisir le commencement » (p. 140). Pierre Gibert distingue l'ordre « l'explication de connaissances » et celui « de la réflexion permettant de reconnaître une impuissance à la connaissance » (p. 143).

Commencement historique

La troisième partie glisse de la dimension religieuse à la dimension nationale. La construction identitaire est fondée sur le tri d'un ensemble d'événements structurants qui permettent aux individus de s'identifier en tant que communauté. Le *scénario* national est identifié à la *légende* : « récit placé en origine pour une fonction étiologique et, selon son étymologie, en tant que "donné à lire" (*legendum*) pour remplir cette fonction » (p. 197). Toute certitude idéologique prend le parti de fabriquer un mythe identitaire, lieu de toutes les manipulations.

La conclusion revient sur le couple être et parole qui sous-tend l'ensemble de la réflexion, ainsi que sur la quête à la fois nécessaire et insaisissable du commencement. Parmi les nombreux exemples choisis par Pierre Gibert pour étayer son analyse, les plus intéressants concernent la partie sur le commencement absolu, dans sa double déclinaison scientifique et biblique. La construction du récit de début de l'être (substance vivante ou être humain) apparaît dans les deux cas en rapport étroit avec l'imagination. L'induction ou la déduction en fonction de quelque

chose de déjà existant, l'impossible témoignage implique une reconstitution. Finalement, la part assumée de la « volatilité » (p. 127) du discours scientifique peut se rapprocher du discours biblique polyphonique dans un rapport dialectique à la connaissance (explication nécessaire et impuissance à la connaissance). On peut regretter que la partie traitant du commencement historique n'ait pas mis cet aspect en perspective en questionnant le récit historique en regard avec le texte scientifique (deuxième partie) et le texte littéraire (première partie). Pour l'historien, en effet, la mise en récit, dans ce qu'elle réserve à la vérité et à la narration, est aussi un problème, de même que la perspective historiographique entre le chroniqueur témoin et l'historien, reconstruteur après-coup d'un point de vue sur les événements. La question sous-jacente dans tout l'ouvrage du rapport à la vérité aurait ainsi pu être synthétiquement abordée, dans un livre dont la lecture est très enrichissante et qui donne à penser.

PLAN

AUTEUR

Marta Cuenca-Godbert

[Voir ses autres contributions](#)

Courriel : marta.cuenca@sfr.fr